

Nota della Redazione

1. «LE CAS D’HOMME DE PILTDOWN» di **Teilhard de Chardin** apparve sulla rivista di divulgazione scientifica “Revue des questions scientifiques” n. XXVII del 1920.

Benché le *Œuvres* edite da Seuil contengano alcuni scritti d’informazione generale sui fossili umani, questo fu censurato. I curatori delle opere teilhardiane hanno forse ritenuto che non avesse alcun valore dopo la scoperta nel 1953 della falsificazione del cosiddetto Uomo di Piltdown e che espurgandolo dalla raccolta delle opere di Teilhard sarebbe stata salvaguardata la sua onorabilità morale e scientifica.

Karl Schmitz-Moormann, che ha edito l’*Œuvre Scientifique* (Walter Verlag, Olten-Freiburg i.B. 1971), è stato invece indotto a pubblicarlo a causa delle forti insistenze di alcuni scienziati amici di Teilhard.¹

Oggi giorno, la “Fondation Teilhard de Chardin” continua a celarlo; infatti, benché molto interessante e di tipo divulgativo lo ha escluso dall’elenco dei testi ‘non-scientifici’ dell’*Œuvre Scientifique*.²

La linea di condotta adottata originariamente dai curatori e ora dalla Fondation parigina (cui pedissequamente si conformano le altre Associazioni teilhardiane) ha già danneggiato l’immagine di Teilhard, lasciando purtroppo intendere che vi sia qualcosa da nascondere.³ La sua figura, infatti, non si difende con furbizie meschine, che sono mille miglia lontane dallo stile trasparente ed onesto di Teilhard. Lo dimostra, tra l’altro, proprio il fatto che egli *abbia scritto* “Le cas d’homme de Piltdown” nella maniera più spontanea possibile, parlando delle persone conosciute e delle vicende di cui fu in parte testimone.

Noi riteniamo che “Le cas d’homme de Piltdown” debba poter essere letto come tutti gli altri scritti, evitando la difficoltà di reperire l’*Œuvre Scientifique*.⁴

Abbiamo commentato brevemente i punti che sono contrassegnati da lettere in rosso sul lato sinistro del documento, che è alle pagine 3-9:

- “a” l’intera vicenda inizia nel 1908 e *prima* dell’arrivo di Teilhard nel Sussex;
 - “b” il canino fu raccolto da Teilhard;
 - “c” il *secondo* Uomo di Piltdown sarà l’elemento principale dell’accusa di S.J. Gould a Teilhard.
- (La questione è discussa a p. 11-12 dello studio indicato nella nota n° 4);

¹ Karl Schmitz Moormann ha infatti ammesso: «*I was asked by some well intentioned scientific friends of Teilhard to update the texts in the name of Science*». Cfr. The Teilhard Review Vol. 16 No. 3, p. 14.

² Cfr. http://www.teilhard-recherche.com/docs/pdfs/1_oeuvre_scientifique-ecrits_non_scientifiques_tome_1/1%20oeuvre%20scientifique%20t1.1.pdf

³ Cfr. S.J. Gould in “The Piltdown Conspiracy”, nota n° 7 in:

http://www.clarku.edu/~PILTDOWN/map_prim_suspects/Teilhard_de_Chardin/Chardin_Prosecution/piltdownconspiracy.html

⁴ Sulla questione di Piltdown: cfr. «*Da Piltdown a Poughkeepsie – Solitudine ed emarginazione di Teilhard de Chardin*», in questo stesso sito.

- “d” gli scienziati sospettavano che il cranio (umano) e la mezza mandibola (scimmiesca) non appartenessero a uno stesso essere;
- “e” il ritrovamento del *secondo* Uomo di Piltdown avrebbe dovuto convincere gli incerti che, come per il primo, si trattava di resti appartenenti ad *un medesimo individuo*;
- “f” la comunità scientifica ha mantenuto l’ipotesi che i resti fossero di individui diversi;
- “g” le serrate critiche suscitate dall’Uomo di Piltdown dimostrano, secondo Teilhard, che la scienza paleontologica è una vera scienza. Di rilievo è l’ultima sua frase.

2. L’originalità delle intuizioni scientifiche di Teilhard e la serietà dei suoi studi di paleontologia furono celebrate dall’UNESCO nel settembre 1981 a Parigi.⁵ È molto difficile immaginare che ciò sarebbe avvenuto se la comunità scientifica internazionale avesse nutrito qualche dubbio nei riguardi di Teilhard a causa della famosa e sconcertante vicenda dell’Uomo di Piltdown.

In quella sede, Jean Pievetau disse fra l’altro:

«La méthode suivie par Teilhard dans sa recherche paléontologique fut essentiellement la méthode évolutionniste. Pour lui le mot évolution ne veut pas signifier telle ou telle théorie explicative du développement de la vie, mais qu'il y a des lois de naissance et que des règles constantes président à la complication graduelle des êtres vivants.

... Abordant l'étude des carnassiers des phosphorites du Quercy, il retrace, sur une longue durée, leurs métamorphoses et leurs liens avec les formes du passé et celles de l'avenir.

... pour comprendre le développement de la pensée de Teilhard, nous paraissent ses recherches sur des primates du groupe des tertières, provenant également des phosphorites du Quercy. Une minutieuse analyse lui révèle que ces primates se répartissent en plusieurs lignées. Une seule de ces lignées a pu arriver jusqu'à nous, 'celle qui conduit au plus grand cerveau'».

A quest’ultimo riguardo desta stupore la relazione di Teilhard de Chardin sulla possibile origine *tarsida* dell’uomo (cfr a p. 10). Un’ipotesi che doveva apparire – nel 1921 ! – del tutto “eretica” ai censori romani e che dimostra l’assoluto rispetto dei piani, in Teilhard, fra scienza e fede (cfr. anche in nota⁶).

L’influenza di Teilhard sull’interpretazione del fenomeno evolutivo traspare pure dalla recente scoperta nel Nord America di una nuova specie, così minuscola da stare nel palmo di una mano, denominata *Teilhardina magnoliana*.⁷

Essa si aggiunge alle altre numerose *teilhardine*: nome scelto da Simpson, a quanto pare, in onore di Teilhard de Chardin⁸.

⁵ Cfr <http://unesdoc.unesco.org/images/0015/001534/153408fo.pdf>

⁶ http://www.sciencedirect.com/science?_ob=ArticleURL&_udi=B6VR4-4K07FR7-2&_user=10&_rdoc=1&_fmt=&_orig=search&_sort=d&_view=c&_acct=C000050221&_version=1&_urlVersion=0&_userid=10&md5=eca6dd2802429fdac89b0f60c6b13e82

⁷ http://www.nytimes.com/2008/03/04/science/04prim.html?_r=2&ref=science&oref=slogin&oref=slogin
<http://www.carnegiemn.org/vp/media/beard.pnas.2008.pdf>

⁸ <http://en.wikipedia.org/wiki/Teilhardina>

P. TEILHARD DE CHARDIN

LE GAS DE L'HOMME DE PILTDOWN

La découverte de l'Homme de Piltdown est peut-être le fait le plus important qui se soit produit en Paléontologie humaine depuis dix ans. Bien des Revues s'en sont déjà occupées : dans l'ANTHROPOLOGIE notamment, M. Boule a donné sur le sujet des explications et des appréciations définitives (1), qui devraient décourager qui que ce soit de reprendre la question, tant qu'aucun élément nouveau n'aura été apporté au problème de l'*Eoanthropus Dawsoni*. Mon seul titre à présenter les réflexions qui suivent est d'avoir été admis (par l'amitié du regretté M. Dawson) à fouiller personnellement à Piltdown. J'ai vu, encore dans le sol, une partie des restes qui ont fait la célébrité du gisement. Le témoin d'un événement est généralement excusé de sa prétention, plus ou moins justifiée, à vouloir s'en occuper.

Rappelons d'abord les faits.

a →

Quelques années avant 1911, un géologue anglais, M. Ch. Dawson, passant près du Piltdown Common (aux environs d'Uckfield, Sussex) remarqua, sur un chemin de ferme, des graviers qu'il ne connaissait pas dans la région. Après enquête, il constata que ces graviers provenaient d'une petite exploitation ouverte au voisinage même de la ferme, pour les besoins de la propriété. Peu après, un des ouvriers occupés à l'extraction lui remit un morceau de pariétal humain fortement imprégné d'oxyde de fer, trouvé parmi les cailloux.

L'exploitation du gravier ne se faisait qu'avec une très grande lenteur. Aussi n'est-ce qu'en 1911 qu'un second fragment de crâne, plus grand que le premier, fut recueilli dans le *gravel pit*, par M. Dawson lui-même.

Cette fois, de concert avec M. A. Smith Woodward, conservateur des collections paléontologiques du British Museum, des

(1) Marcellin Boule, *La Paléontologie humaine en Angleterre* (ANTHROPOLOGIE, t. XXVI, janvier-avril 1915).

fouilles méthodiques furent décidées ; et, au bout de deux ans, sur une surface de quelque 20 mètres carrés, et dans une épaisseur de 1 mètre à 1 mètre 50 de gravier, les chercheurs se trouvaient avoir réuni les objets suivants :

Restes présumés humains :

1° Quatre morceaux d'un crâne extrêmement épais (frontal et pariétal gauches, — pariétal droit et région moyenne de l'occipital). Les deux premiers morceaux s'articulent exactement entre eux, les deux derniers sont en contact sur 2 centimètres. Le bloc des pièces de droite et celui des pièces de gauche ne se rejoignent pas entre eux ; mais ils se complètent cependant assez pour permettre une reconstitution à peu près exacte de la boîte crânienne.

2° Un maxillaire droit avec première et deuxième molaires en place ; le bord supérieur du maxillaire, avec les alvéoles, manque depuis la première molaire jusqu'à la symphyse.

3° Une canine supérieure.

4° Deux os nasaux.

Tous ces débris ont été trouvés au même endroit, dans un rayon de quelques mètres.

Vestiges d'industrie humaine :

Deux instruments en silex, ayant les dimensions et la forme générale d'un coup de poing chelléen, mais avec des retouches sur une face seulement.

Restes d'animaux :

Un débris très roulé de molaire de Mastodonte ; deux fragments à peine roulés d'une molaire d'Éléphant de type pliocène (Stégodon) ; deux molaires brisées d'Hippopotame ; deux dents de Castor ; un morceau de bois de Cerf (Elaphe ?) ; une dent de Cheval (indéterminable spécifiquement). Ces deux derniers fossiles n'ont pas été trouvés dans le gravier exploité, mais dans un champ voisin.

Ces divers débris, y compris les restes humains, sont très fossilisés. La densité des os du crâne est 2,115 ; ceux-ci ne contiennent plus trace de matière organique.

Un peu plus tard, en 1914, MM. Dawson et Woodward découvrirent, toujours au même point, une lame osseuse, de 41 centimètres de long sur 10 de large (probablement empruntée à un os de Proboscidién) qui porterait, paraît-il, des traces évidentes d'appointement artificiel. Cet instrument est très minéralisé comme les autres fossiles.

b →

c →

Enfin, au cours de ses dernières recherches, en 1915 (1), M. Dawson a recueilli, à la surface d'un champ situé à deux milles de Piltdown, parmi des cailloux ayant l'aspect caractéristique de ceux de Piltdown ;

1° Deux petits fragments de crâne (un morceau de frontal droit appartenant à la région supra-orbitale, et un morceau d'occipital) ayant les mêmes caractères, fossilisation et épaisseur, que le crâne précédemment trouvé.

2° Une première molaire inférieure humaine, semblable également à celles du maxillaire de Piltdown.

3° Un fragment de dent de Rhinocéros.

Quelle est la signification générale de toutes ces trouvailles ?

Tout d'abord, il est certain qu'on se trouve, à Piltdown, en présence d'une formation géologique parfaitement définie. Les graviers sont stratifiés, fortement cimentés, et reposent sur du grès Wealdien remanié par un courant qui a dû être très rapide. Piltdown est le point le plus net où ce dépôt fluvial ait été observé jusqu'ici. Mais des traînées caractéristiques de petits silex, répandus à la surface des champs, permettent de reconnaître la présence du même cailloutis sur une aire très étendue (plusieurs milles tout autour de Piltdown). Les lambeaux de gravier ainsi reconnus jalonnent une ancienne terrasse, où, postérieurement à leur dépôt, la rivière Ouse (qui coule actuellement à 25 mètres plus bas) a creusé son lit.

Par analogie avec les formations semblables de la Tamise, du Kent et du Nord de la France, il est indiqué de faire remonter la terrasse de Piltdown au Quaternaire ancien ; il serait impossible du reste de la rajeunir davantage. La présence du Cerf, du Castor, du Cheval, sans être décisive, est favorable à cette attribution. Si on admet l'hypothèse susdite, les débris de Mastodonte et d'Éléphant doivent être considérés comme des fossiles pliocènes remaniés. Quant aux restes humains, contemporains de la formation du dépôt (puisque'ils ne sont pas roulés ni dispersés), ils se trouvent être au moins chelléens. C'est dire qu'ils peuvent nous renseigner sur cet Homme préglaciaire dont l'industrie lithique est partout répandue, et le type morphologique à peu près inconnu. De là leur immense intérêt.

Que nous ont-ils appris ?

L'extraordinaire épaisseur des os du crâne (10 à 20 millimètres, au lieu de 5 à 6, épaisseur moyenne d'un crâne d'Euro-

(1) *Quarterly Journal of the Geological Society*, 6 avril 1918. Londres. — Communication de M. A. Smith Woodward.

péen-moderne) n'est point pathologique, et elle aurait un grand intérêt spécifique, si, comme les trouvailles de 1915 semblent l'indiquer, elle était constante dans la race de Piltdown. Mais jusqu'ici, ce caractère n'est susceptible d'aucune interprétation physiologique, ni phylétique.

Il n'en va pas de même du dessin extérieur des os. Par ses arcades sourcilières, faiblement accusées, son front droit, son occipital arrondi, la forme régulière et harmonieusement voûtée de sa boîte crânienne, par sa fosse glénoïde étroite et profonde, l'Homme de Piltdown nous apparaît comme absolument différent de l'Homme de Néanderthal, incomparablement plus proche que ce dernier du type normal de nos contemporains. Le volume du crâne (difficile à mesurer avec précision, parce que les pièces trouvées ne s'agencent pas avec une exactitude absolue) est aujourd'hui fixé par M. Woodward à 1300 centimètres cubes, ce qui est la moyenne, dit M. Boule, des crânes de Boschimans et d'Australiens.

Dans ces conditions, on ne peut accepter qu'avec réserve, par suite de l'énorme difficulté des observations sur lesquelles elle repose, la conclusion du Prof. Elliott Smith qui, après avoir étudié le moulage intra-crânien de l'Homme de Piltdown, croit devoir lui attribuer « l'encéphale humain le plus primitif et le plus simien que l'on connaisse encore ».

Par tous ses caractères ostéologiques les plus francs, le crâne de Piltdown appartient à un Homme si caractérisé qu'une étude attentive peut seule le différencier d'un crâne d'Homme actuel.

Voilà pour les os du crâne.

Si nous passons à l'étude de la mâchoire et de la dentition, changement complet ! L'une et l'autre sont simiennes, tellement simiennes, que c'est maintenant pour arriver à les distinguer des parties correspondantes d'un Chimpanzé qu'il faut déployer une véritable subtilité.

La symphyse de la mandibule, au lieu de s'arrondir à son bord inférieur en un bourrelet régulier, comme chez l'Homme, se prolonge en dedans de la mâchoire sous forme d'une lame osseuse, exactement comme chez les Singes, caractère qui n'est même pas ébauché sur la mâchoire, pourtant si primitive, de Mauer. Les molaires pourraient, à la rigueur, passer pour humaines. Mais la canine est grande, pointue, fortement usée intérieurement, comme chez le Chimpanzé.

Ainsi, crâne humain et mâchoire de singe. On comprend que

M. Woodward ait cherché, pour une association aussi étonnante, un vocable nouveau (*Eoanthropus Dawsoni*). Toutes réserves faites sur l'opportunité du nom choisi, l'hominien de Piltdown méritait bien qu'on fit pour lui, dans la classification, une coupure particulière.

d →

Oui, il méritait cela, à moins qu'il ne fût un animal composite, reconstitué par erreur avec des pièces appartenant à deux êtres différents.

Nous voici arrivés à ce qui constitue proprement *le cas de l'Homme de Piltdown*.

Je ne pense pas qu'à l'esprit de ceux qui furent témoins de la découverte de Piltdown, l'idée se soit présentée un seul instant que le crâne et la mâchoire pussent ne pas appartenir à un même individu. D'où leur venait cette assurance ? Tout justement de ce qu'ils avaient vu, de leurs yeux, les fossiles presque côte à côte dans le gravier.

Comme dit très justement M. Boule (*loc. cit.*, p. 62), « il est bien difficile d'imaginer la présence, sur un même point, au sein d'une antique formation alluviale, de débris appartenant à deux espèces de grands Primates, et d'expliquer, par le jeu du hasard, que ces débris aient les mêmes caractères physiques, se rapportent à des êtres de même taille, et appartiennent à des parties du squelette qui se complètent ». L'improbabilité augmente encore quand on songe que la canine, si elle n'est pas un fragment isolé d'un troisième Primate (ce qui serait déjà un nouveau hasard bien extraordinaire), prouve que le Singe était représenté à Piltdown non par une mâchoire inférieure seulement, mais par tout un morceau de la face, c'est-à-dire, vrai semblablement, par un crâne : deux crânes ensemble, c'est vraiment beaucoup.

e →

Enfin, l'invraisemblance atteint son comble après la découverte de 1915. Si vraiment, ce que je ne saurais garantir, la molaire isolée trouvée par M. Dawson est identique à celles du maxillaire de Piltdown, il faut supposer l'association fortuite Homme-Singe renouvelée deux fois de suite, à deux milles de distance. Un pareil hasard est presque inadmissible, surtout, je le répète, pour les auteurs de la découverte qui, ayant *vu* le rapprochement des objets *in situ*, ont senti, dans toute sa force, la probabilité de leur connexion organique.

Pour ceux-là, l'invraisemblance *topographique* d'une dualité originelle des ossements fait céder toutes les difficultés d'ordre *ostéologique*. Voilà en partie pourquoi, je pense, M. Woodward

a toujours soutenu, et soutient encore, l'unité de l'Eoanthropus Dawsoni.

Par un phénomène psychologique exactement inverse, les savants étrangers, que n'impressionnent pas autant les circonstances extérieures de la découverte, se montrèrent beaucoup plus sensibles à la dysharmonie intrinsèque de l'Eoanthropus qu'à l'étonnant rapprochement de ses restes.

Dès la première communication de MM. Dawson et Woodward, le Prof. Waterston avait observé que la fosse glénoïde, typiquement humaine, du temporal de Piltdown n'est pas faite pour s'adapter à une mâchoire de Chimpanzé.

A Paris, puis bientôt à New-York, cette appréciation ne tarda pas à prévaloir. M. Boule et l'anthropologiste G. S. Miller (1) déclarent ouvertement aujourd'hui qu'il faut diviser l'Eoanthropus Dawsoni en Homo Piltdownensis et Troglodytes (ou Pan) Dawsoni.

A leur avis, il y a, dans l'Eoanthropus, deux êtres mélangés. L'invraisemblance morphologique qu'il y aurait à réunir le crâne et la mandibule de Piltdown les fait passer, presque sans hésitation, sur l'invraisemblance topographique de leur association au même point des graviers.

Il est curieux de noter que, pour décider entre les deux partis en présence, il a failli y avoir un moyen direct et radical. Puisque, sur le temporal, la fosse glénoïde existe, en parfait état, il eût suffi, *si le maxillaire avait conservé son condyle*, d'essayer l'articulation : on aurait vu, sans hésitation possible, si l'une et l'autre se convenaient.

Comme par exprès, le condyle s'est trouvé manquer !

En attendant que de nouveaux documents permettent de reprendre une discussion qui paraît en ce moment épuisée, à quel parti se fixer dans la question de l'Homme de Piltdown ? Ici intervient une question de méthode paléontologique, ou même de simple bon sens. Sans doute, il serait puéril de nier à priori la possibilité d'une combinaison organique quelconque. La nature qui a mis des plumes sur un corps de lézard et des graines sur des feuilles de fougère a parfaitement pu associer « un condyle et une fosse glénoïde d'Homme à une mâchoire de Singe », « d'autant plus facilement que, mécaniquement et physiologiquement, cette association ne paraît pas absurde » (Boule, *loc. cit.*, p. 62.)

(1) Miller G. S., *The Piltdown jaw*, (AMERICAN JOURNAL OF PHYSICAL ANTHROPOLOGY, vol. n° 1, 1918. pp. 25-52).

Ceci est vrai. Mais il est non moins vrai (et c'est l'idée de M. Boule) que pour admettre de semblables combinaisons de formes, il faut que nous y soyons *forcés*. Or, ce n'est pas le cas, ici. Provisoirement donc, pour ceux-là du moins qui ne peuvent travailler efficacement à défendre l'unité de l'Éoanthropus par des recherches et des observations précises, l'attitude raisonnable est de faire primer la vraisemblance morphologique intrinsèque sur la vraisemblance extrinsèque des conditions de gisement.

f → Sans oublier la possibilité, ou même une certaine probabilité, de l'hypothèse contraire, nous devons raisonner *jusqu'à nouvel ordre* comme si le crâne de Piltdown et la mandibule appartenaient à deux sujets différents.

Dans cette hypothèse minimiste, mais très sûre, que reste-t-il des découvertes de Piltdown ?

Deux faits qui sont importants. D'abord au Pleistocène (ou du moins au Pliocène, si la mandibule est un fossile remanié) nous voyons qu'il y avait des Chimpanzés en Europe occidentale ; pour les Paléontologistes, c'est une constatation inattendue et intéressante. Mais surtout il est désormais prouvé qu'à cette même époque il existait, déjà constituée dans notre ligne humaine actuelle, une race d'Hommes, très différents de ceux qui devaient être l'Homme de Néanderthal, et très différents aussi probablement de ceux qui étaient alors l'Homme de Mauer. Grâce à la découverte de M. Dawson, la race humaine nous apparaît encore plus distinctement, dans ces temps reculés, comme formée de faisceaux fortement différenciés et déjà éloignés de leur point de divergence. Pour quiconque a une idée des réalités paléontologiques, cette lueur, si ténue qu'elle paraisse, éclaire de bien grandes profondeurs.

g → Une conclusion, d'un tout autre ordre, peut être avantageusement tirée de l'histoire de l'Homme de Piltdown. Certaines gens regardent encore l'Anthropologie comme un domaine où il est loisible à chacun de dire ce qu'il veut, pourvu que soient illustrées les idées d'un certain transformisme en cours. La critique serrée qui a accueilli l'Éoanthropus Dawsoni sera, j'espère, pour ces esprits soupçonneux, une preuve que la Paléontologie humaine est aujourd'hui une véritable science, où s'exerce un contrôle immédiat et sans merci. Si donc, sur un certain nombre de points, les Paléontologistes se déclarent actuellement d'accord, c'est, on doit en être sûr, qu'ils se jugent loyalement et invinciblement en face de la vérité.

P. TEILHARD DE CHARDIN.

Institut français d'Anthropologie.

SÉANCE DU 16 MARS 1921.

Présidence de M. MARCELLIN BOULE, Président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Nomination.

M. le D^r René de SAINT-PÉRIER est élu, à l'unanimité, membre titulaire

Communications.

M. l'Abbé TEILHARD DE CHARDIN fait une communication, accompagnée de projections, sur *La présence d'un Tarsier dans les phosphorites du Quercy et sur l'origine tarsienne de l'homme.*

Avec l'aide de M. Boule et grâce à l'amabilité du D^r Labat, il n'a été possible d'étudier, au Muséum de Paris et à Montauban, plusieurs spécimens inédits d'un tout petit Primate des Phosphorites du Quercy (Eocène supérieur) décrit pour la première fois par Filhol vers 1880 sous le nom de *Necrolemur parvulus*, et placé en 1915 par le paléontologiste suisse Stehlin dans le genre nouveau *Pseudoloris*. Les débris, trop fragmentaires, utilisés par Filhol et Stehlin pour leurs descriptions ne suffisaient pas à fixer bien exactement la position systématique des *Pseudoloris*. Les échantillons nouveaux que j'ai eus entre les mains permettent au contraire de déterminer avec assez de précision, et d'une manière intéressante pour l'Anthropologie, les véritables affinités de cette forme curieuse. Sur ces pièces en effet, où la dentition supérieure et les os de la face sont parfaitement conservés, on remarque une ressemblance extraordinaire de toute la portion antérieure du crâne avec les parties correspondantes du Tarsier de Malaisie : même dessin des dents, même petit museau, mêmes orbites énormes. Dans l'état actuel de nos connaissances le Tarsier ne diffère de *Pseudoloris* que par les caractères suivants : augmentation considérable de la taille, réduction plus avancée de la face au pro-

fit du cerveau, perte d'une incisive supérieure et d'une prémolaire inférieure (1).

Cette ressemblance entre *Pseudoloris* et *Tarsius* est un fait important parce qu'elle confirme le rapprochement tenté depuis plusieurs années par les paléontologistes entre le Tarsier actuel et les nombreux Anaptomorphidés éocènes d'Amérique et d'Europe. D'une part *Pseudoloris* se relie, morphologiquement, chronologiquement, géographiquement, aux Anaptomorphidés ; d'autre part il se place presque exactement, par ses caractères anatomiques dans la lignée des Tarsiers : sur lui la soudure des deux familles, Anaptomorphidés et Tarsidés s'opère donc d'une manière parfaite. Le petit Tarsier de Malaisie, dont les zoologistes n'ont pas su pendant longtemps, s'ils devaient faire un Lémurien ou un Singe, apparaît décidément aujourd'hui comme un type indépendant et isolé dans la nature actuelle ; il est le seul survivant d'un groupe important qui a couvert l'Amérique du Nord et l'Europe avant l'Oligocène.

Considéré dans son ensemble — depuis les *Anaptomorphus* de l'Eocène inférieur d'Amérique jusqu'au Tarsier actuel, en passant par les *Pseudoloris* et les *Necrolemur* de l'Éocène supérieur d'Europe — le rameau des Anaptomorphidés (ou Tarsidés) offre le spectacle d'une série animale le long de laquelle, à travers un enchevêtrement de formes variées et souvent divergentes, la grandeur absolue de la taille et la diminution de la face au profit du cerveau ont toujours été en croissant. Cette courbe évolutive est digne d'attention : c'est en effet suivant un processus semblable, aussi compliqué et aussi long, que s'est vraisemblablement développé le type *Homo*.

Les Hominiens sont aujourd'hui considérés par les naturalistes, ou bien comme un rameau tardivement détaché du groupe des Singes anthropomorphes (théorie des premiers évolutionnistes, reprise par l'école paléontologique de New-York), ou bien comme une tige beaucoup plus ancienne née au voisinage de celle des Tarsidés (idée émise autrefois par Cope et adoptée dernièrement par l'anatomiste anglais Wood Jones). — L'individualisation très ancienne des Tarsidés, et le parallélisme qui semble exister entre leur évolution et celle des Primates supérieurs favoriserait plutôt une troisième hypothèse, qui pourrait s'exprimer ainsi : les trois rameaux qui ont respectivement abouti à l'Homme, aux Anthropomorphes et au Tarsier ne se rejoignent pas à l'intérieur du groupe Primates tel qu'il est actuellement défini ; mais ils sortent, indépendamment les uns des autres, d'un groupe encore inconnu de tout petits animaux à grand cerveau qui a dû vivre au Paléocène, ou même à une époque encore plus ancienne.

(1) Pour une description détaillée, voir *Annales de Paléontologie*, t. X, 1921.